

Nous avons des traditions



Montrez ce qui vous semble amusant



Et dites-nous ce qui choque le goût du public



Arabs  
XXI<sup>e</sup> Century

# LES VIES POSSIBLES DE LA BANDE DESSINÉE DU MONDE ARABE

*Samandal*, revue créée à Beyrouth en 2007, est le premier collectif qu'a engendré une génération de Levantins née avec le déchirement de leur pays à partir de 1975. Puis il y eut *TokTok* – du nom du *ricks-haw* local – au Caire en 2011 et dans la foulée *Lab619* en Tunisie, *Skefkef* – nom donné à un petit sandwich dont le fanzine ne dépasse pas le prix – à Casablanca, *Masaha* en Irak, *Garage* en Égypte ou *Habka* en Lybie, rappelant la traînée de poudre des Printemps arabes sans pour autant que leurs participants ne se revendiquent tous comme politisés. Témoins tout au moins, ses dessinateurs ont en commun avec les insurgés leur sens de l'organisation et de la débrouille : souvent autoproduits faute d'éditeurs, leurs fanzines circulent « dans les valises », de main en main et de capitale en capitale. Parfois diffusés

uniquement via les réseaux sociaux, à l'instar du collectif d'anonymes *Comix4Syria* officiant dans une Syrie meurtrie, ils dessinent une géographie qui voit migrer les contributions de certaines plumes dans

« JE SUIS DEvenu ILLUSTRATEUR PARCE QUE JE VOULAIS ÊTRE CHAUFFEUR DE TRAMWAY ET QU'UN JOUR, JE ME SUIS APERÇU QUE JE POUVAIS ME DESSINER EN CHAUFFEUR DE TRAMWAY, CE QUI ÉTAIT TOUT AUSSI AMUSANT QUE DE L'ÊTRE VRAIMENT », RACONTE LE « PÈRE » DES BÉDÉISTES ÉGYPTIENS MOHIEDDINE ELLABAD, ACTIF DANS LES ANNÉES 1970. AU CAIRE, OÙ LE FESTIVAL CAIROCOMIX LUI A CONSACRÉ EN 2015 UNE EXPOSITION-HOMMAGE, COMME À BEYROUTH, CASABLANCA ET TUNIS, SE RACONTER ET DÉCRIRE AVEC HUMOUR, FANTAISIE ET PARFOIS VIOLENCE SA SITUATION AU QUOTIDIEN EST DEvenu LE LEITMOTIV D'UNE GÉNÉRATION D'AUTEURS POUR QUI LA BANDE DESSINÉE FAIT OFFICE D'ESPACE DE PROJECTION.

PAR TOM LAURENT

**NOUVELLE GÉNÉRATION.  
LA BANDE DESSINÉE  
ARABE AUJOURD'HUI**  
CITÉ INTERNATIONALE  
DE LA BANDE DESSINÉE  
ET DE L'IMAGE, ANGOULÊME  
DU 25 JANVIER  
AU 4 NOVEMBRE 2018

**BEIRUT STRIP EXTENDED -  
PULP FESTIVAL**  
LA FERME DU BUISSON, NOISIEL  
DU 6 AU 21 AVRIL 2018



À gauche : Mazen Kerbaj. *Cola*, 2013.

À droite : Hussein Adil. *Concepteur de toute chose*.

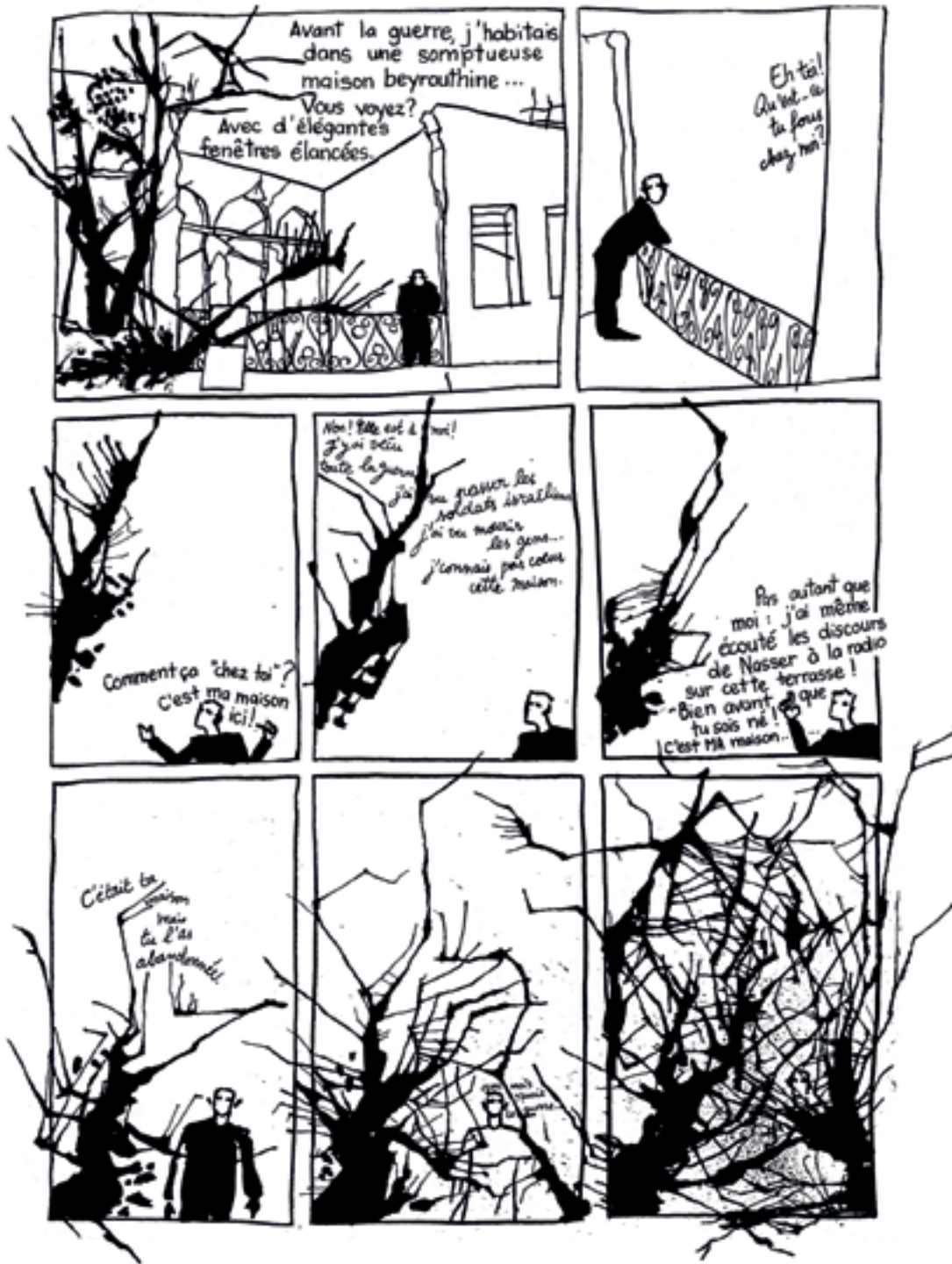
les parutions d'autres collectifs. Dans un domaine encore confidentiel, cette circulation fait se rencontrer des auteurs aux langages graphiques distincts – et ne parlant pas forcément la même langue, avec les différences de dialectes et l'usage du français ou de l'anglais, s'incarnant dans des sens de lecture opposés. Pour le Libanais Barrack Rima, « la conscience d'un langage spécifique de la BD s'est développée depuis dix ans » tandis que Jean-Pierre Mercier, coorganisateur d'une exposition à Angoulême sur ces « nouvelles scènes » de la BD du monde arabe, se met à l'unisson des jeunes auteurs pour affirmer qu'« il y a coexistence manifeste d'inspirations décomposées par rapport au trait franco-belge, aux comics américains et aux mangas japonais ». Pour autant, on est loin d'une vue uniforme de l'art de faire des bulles : l'Égyptien Shennawy, fondateur de *TokTok*, se veut surtout l'écho des paroles que lui offrent les rues populaires du Caire, qu'il retranscrit dans des récits proches d'une tradition de la caricature, tandis que les planches épurées et intimes du tout jeune Irakien

Hussein Adil s'apparentent plus au roman graphique. Et si la censure existe, comme le montrent le procès intenté à *Samandal* en 2009 par l'Église catholique libanaise pour « offense à la religion » notamment ou la confiscation en 2008 des exemplaires de l'album *Metro* de l'Égyptien Magdy El Shafee par les autorités, elle n'a pas refreiné les dessinateurs de *Samandal* de publier dernièrement un opus collectif traitant de sexualité et des façons de la vivre, astucieusement intitulé *Ça restera entre nous*.

## AUTOFICTION ET MÉLANCOLIE

Si le panarabisme et la quête identitaire faisaient parler Ellabad et les pionniers des années 1970, alors engagés dans l'illustration pour donner un avenir meilleur aux enfants, d'« image arabe », les références à la *naksa* ou à la cause palestinienne ont aujourd'hui le plus souvent disparu, comme le rappelle la chercheuse Mathilde Chèvre. Le Français d'origine algérienne Halim Mahmoudi se voit toujours comme participant d'un « non-alignement culturel », mais pour Barrack Rima, né à Tripoli et arrivé à Bruxelles dans les années 1990, « la BD arabe est sans définition précise ». Qualifié d'« expérimen-





Barrack Rima.  
*Beyrouth*.  
 1995-2017, planche  
 extraite de l'album  
*Beyrouth, la trilogie*,  
 Alifbata, 2017.

tal » par ses collègues de *TokTok*, son style très personnel doit plus aux flots d'encre noire avec lesquels l'Argentin José Muñoz fait danser le *tangero* Carlos Gardel qu'aux caricatures politiques de l'Algérien Slim. Dans sa trilogie *Beyrouth* — trois récits dessinés en 1995, 2015 et 2017 récemment compilés en un même album —, une tache de cette même encre vient à chasser le propriétaire d'une élégante maison

beyrouthine de retour chez lui après la guerre, protagoniste graphique d'une histoire laissant les cases brisées. Car chez Rima, il n'y a jamais un seul narrateur : raconter sa ville signifie écouter la parole de chacun, depuis une petite fille jusqu'au personnage de réfugié palestinien de Naji al-Ali, assassiné en pleine rue de Londres en 1987, et même un bus se muant sous son trait en *Hakawati*, le conteur d'une histoire fragmen-



ABDALLAH ÉTAIT SANS DOUTE LE SEUL DES CLIENTS D'ALBERT  
À SAVOIR QUI ÉTAIT RÉELLEMENT CLAUDE...

tée. Dans cette quête apparaît l'auteur lui-même, cherchant dans la cité mouvante l'impossible résurgence de l'image du Beyrouth qu'il a quitté.

Zeina Abirached, née en 1981 à Beyrouth, conjugue également l'autofiction au passé pour faire parler le présent. *Mourir, partir, revenir : le jeu des hirondelles*, paru en 2007, la resitue dans le quartier de Beyrouth de sa petite enfance, assiégé par les milices en 1984, en partant d'une archive audiovisuelle montrant une interview de sa propre grand-mère. Moins endeuillées que l'errance de Barrack Rima, ses inventions graphiques font corps avec son récit. Répétant sur une planche la même case, par exemple, elle y figure naissances et arrivées de conjoints dans sa famille par l'accumulation au mur des photographies de ses proches, génération après génération. Dans le même album, expliquer les dangers d'un trajet labyrinthique pour aller dans la rue d'à côté devient matière à cartographier son quartier. L'effet décoratif est assumé, quitte à faire rentrer le drame du conflit dans la clarté joyeuse du récit : chez Abirached, les tirs des snipers comme les moments d'interminable attente lors des bombardements s'exposent d'un point de vue intime, avec la distance que permet le passé, tranchant avec le récit à la première personne qu'avait entrepris Mazen Kerbaj, reclus dans son appartement de Beyrouth durant l'été 2006, lors des attaques israéliennes. Raconter « sa » guerre, passage obligé de la BD au Liban ? Pour Lamia Ziadé, né en 1968, cela semble une évidence : « Ton voyage dans le deuil et la destruction ne fait que commencer. Il va être funèbre et merveilleux Tu entres dans l'histoire du Proche-Orient », annonce-t-elle dans *Ma très grande mélancolie arabe*. Exposée au festival Pulp avec les membres de *Samandal*, la conteuse en mots et en couleurs franco-libanaise est elle aussi revenue sur son enfance dans le Liban en guerre — dans *Bye bye Babylone* (2010), auquel le *Beyrouth bye bye* de Barrack Rima semble faire écho en 2015 — avant de faire la chronique des divas de l'âge d'or de la chanson arabe avec *Ô nuit, ô mes yeux*. Dans *Ma très grande mélancolie arabe*, ses aquarelles des kamikazes chrétiennes libanaises des années 1980 rappellent étonnamment les portraits de chanteuses emportant de leur voix

Zeina Abirached.  
Le piano oriental.  
2015, planche extraite  
de l'album  
Le piano oriental,  
Casterman.



Lamia Ziadé. Ô Hussein, Ô martyr...  
2017, planche extraite de l'album  
*Ma très grande mélancolie arabe*, P.O.L.

le monde arabe, nommées Oum Kalthoum, Fairuz, Samia Gamal ou encore Leila Mourad. Et de fait, le récit de Lamia Ziadé se fait moins personnel, plus édifiant et directement politique également, que celui de ses jeunes compatriotes. En emmenant son lecteur dans les cimetières du Sud-Liban, son dessin aquarellé semble trempé dans la funeste fierté qui auréole les martyrs, et les textes qui accompagnent ces images résonnent plus comme des épitaphes que comme la parole des vivants. ■

## SÉLECTION D'OUVRAGES

Zeina Abichareb. *Mourir, partir, revenir : le jeu des hirondelles*, Cambourakis, 2007  
Le piano oriental, Casterman, 2015  
Mazen Kerbaj. *Beyrouth, juillet – août 2006*, L'Association, 2006  
Barrack Rima. *Le conteur du Caire*, La Cafetière, 1998  
*Beyrouth, la trilogie*, Alifbata, 2017  
Lamia Ziadé. *Ô nuit, ô mes yeux*, P.O.L, 2015  
*Ma très grande mélancolie arabe*, P.O.L, 2017  
Collectif. *La nouvelle bande dessinée arabe*, Actes Sud BD, 2018